



www.comptoirliteraire.com

présente

“Le Sicilien ou L’amour peintre”

(1666)

Comédie-ballet en un acte (vingt scènes) et en prose

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici un résumé

et une analyse de :

- les circonstances (page 4),
- les sources (page 4),
- l'intérêt de l'action (page 5),
- l'intérêt littéraire (page 5),
- les personnages (page 6),
- la destinée de l'œuvre (page 7).

Résumé

Scène 1

Hali se plaint aux musiciens d'être un esclave soumis «*aux passions d'un maître*» qui lui fait «*épouser ses inquiétudes*».

Scène 2

Son maître,Adraste, se plaint de ce que sa «*belle*», une «*charmante Grecque*», est surveillée par un jaloux. Et, comme il voudrait lui faire passer un message, Hali propose de faire chanter par ses musiciens «*une petite comédie*» où s'expriment «*deux bergers amoureux*».

Scène 3 «*chantée par trois musiciens*»

Ils font parler deux amants qui se plaignent «*des inhumaines*» qui ne répondent pas à leur amour. Or se fait entendre «*quelque bruit*».

Scène 4

Se présente, sans que le voientAdraste et Hali, Dom Père qui s'inquiète qu'on chante à sa porte.Adraste maudit «*ce traître de Sicilien*» qui l'empêche d'avoir accès à «*la charmante Isidore*». Or Hali lui signale que «*la porte est ouverte*» et veut entrer. Mais Dom Père est prêt à l'attaquer.

Scène 5

Si Hali s'est caché, il s'est pris du «*courroux du point d'honneur*», et veut faire éclater ses «*talents*» de «*fourbe*».

Scène 6

À Dom Père, Isidore, dit considérer la «*sérénade*» de la veille comme un «*hommage*» à ses «*appas*», ajoutant : «*Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour.*» Comme il se déclare «*jaloux comme un tigre*», voulant garder pour en faire sa femme cette esclave qu'il a affranchie, elle lui indique que «*la possession d'un cœur est fort mal assurée lorsqu'on prétend le retenir par force*».

Scène 7

Se présente Hali qui, en redoublant de politesse, propose à Dom Père «*un peu de musique et de danse*», ce qui plaît à Isidore.

Scène 8

Alors que des esclaves dansent, Hali chante une chanson dont le refrain est dans une sorte de charabia où il est question de la peine d'un amant séparé de celle qu'il aime par «*un jaloux odieux*». Aussi Dom Père les menace-t-il de «*coups de bâton*». Mais Hali lui assure : «*Nous l'aurons malgré vous.*»

Scène 9

Adraste apprend à Hali que, comme «*la coutume de France ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire*» et qu'il a ainsi appris à peindre, il pourra remplacer auprès d'Isidore le peintre Damon qui devait faire son portrait. Et Hali entend l'aider «*à la pouvoir entretenir*».

Scène 10

Dom Père reçoit le «*gentilhomme français*» et accepte la proposition de Damon.

Scène 11

Cependant, Dom Père proteste quandAdraste «*baise Isidore en la saluant*» tandis que celle-ci reçoit «*cet honneur avec beaucoup de joie*». Et ils se font des «*compliments*» qu'interrompt Dom Père.

Adraste fait prendre une position à la jeune femme et découvre un peu «*sa gorge*». Elle lui demande un portrait véridique. Adraste évoque l'exemple du portrait qu'Apelle fit d'«*une maîtresse d'Alexandre*» pour affirmer qu'il fera mieux. Isidore constate le «*fonds de galanterie*» des Français.

Scène 12

Se présente Hali «*vêtu en Espagnol*» et prétendant vouloir consulter Dom Pèdre «*sur un fait d'honneur*» : il a reçu un soufflet et veut savoir s'il doit se battre avec le coupable ou le faire assassiner. Adraste profite du fait qu'ils se sont éloignés pour déclarer son amour à Isidore qui, après quelque atermoiement, se résout à y consentir. Aussi peut-il mettre fin à la séance tandis qu'Hali en a fini avec Dom Pèdre.

Scène 13

Alors qu'Isidore dit apprécier les manières des Français, Dom Pèdre fait plutôt part de la méfiance qu'ils lui inspirent.

Scène 14

Se présente chez Dom Pèdre, Climène, une femme «*voilée*» qui, se plaignant de la violence de son mari, lui demande de l'accueillir chez lui, ce qu'il accepte.

Scène 15

Se présente Adraste qui prétend être l'époux de Climène, et dit être, en tant que Français, jaloux «*vingt fois plus qu'un Sicilien*». Mais Dom Pèdre lui fait, au nom de leur amitié, accepter de se réconcilier.

Scène 16

Dom Pèdre rassure Climène qui remet son voile.

Scène 17

Alors que c'est Isidore qui est «*sous le voile de Climène*», Dom Pèdre la remet à Adraste qui promet : «*Je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.*»

Scène 18

Climène «*sans voile*» signifie à Dom Pèdre «*qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde*» et qu'Isidore lui a échappé. Il veut «*demandeur l'appui de la justice*».

Scène 19

Alors qu'il s'adresse à un «*sénateur*», celui-ci veut lui faire voir la «*mascarade la plus belle du monde*», chacun s'entêtant dans son idée.

Scène 20

«*Plusieurs Maures font une danse entre eux, par où finit la comédie.*»

Analyse

Les circonstances

En 1666, la Cour sortant du deuil qui suivait la mort de la reine-mère, on donna, au château de Saint-Germain-en-Laye, les "Fêtes de la Saint-Germain" qui devaient durer du 2 décembre 1666 au 19 février 1667. Pour l'occasion, Benserade avait composé "*Le ballet des muses*" qui était constitué de treize entrées jouées par les meilleurs comédiens de Paris : la troupe de Molière, celle de l'"Hôtel de Bourgogne", les Italiens et les Espagnols, tandis qu'allaient se mêler aux danses des courtisans et le roi lui-même. Pour la troisième entrée de ce ballet, Molière avait d'abord fait représenter "*Mélicerte*" qui fut ensuite remplacée par "*Pastorale comique*". Enfin, comme on constata que, «après avoir fait paraître tant de nations différentes, il manquait à faire voir des Turcs et des Maures», comme on se dit que le costume à la mauresque était flatteur et qu'une mascarade mauresque aurait le piquant de la nouveauté, une quatorzième entrée fut ajoutée afin de «mêler une petite comédie pour donner lieu aux beautés de la musique et de la danse». En fut chargé Molière, qui, bien qu'il n'avait pas de goût spontané pour l'exotisme, se vit donc imposer un Orient de fantaisie ; il choisit de placer l'action de son spectacle dans cette Sicile qui se trouve aux confins de l'Europe et de l'Afrique, où, au XVIIe siècle, persistait l'esclavage ; une Sicile de convention, un pays de théâtre imaginaire propice aux aventures galantes et aux sérénades, qui lui permettait d'avoir un jaloux sicilien possédant une esclave grecque, un valet fourbe portant un nom arabe et passant plus tard pour un hidalgo chatouilleux du point d'honneur, et un séducteur français !

Il confia à Lulli la composition de la musique qui fut «dépourvue de toute recherche exacte d'exotisme, mais imprégnée de cette gravité aimable de la cour de Louis XIV» (Robert Jouanny dans "*Théâtre complet de Molière*"). Il aurait réalisé ici, selon Paul Pittion ("*La musique et son histoire*"), sa «meilleure partition musicale [grâce à] un heureux équilibre entre l'alternance des intermèdes musicaux, le parlé, le chanté et les ensembles vocaux.»

Les sources

Le thème du jaloux abusif à qui par ruse l'amant dérobe sa captive était traditionnel, avait alors été exploité surtout par les Espagnols et les Italiens.

On peut remonter à la nouvelle de l'Espagnol María de Zayas y Sotomayor intitulée "*El prevenido engañado*" (1637), qu'avait traduite et adaptée le Français Scarron en 1655 sous le titre de "*La précaution inutile*", qui avait été traduite à nouveau l'année suivante par Antoine Le Métel d'Ouville, sous le même titre.

En s'inspirant de ces œuvres, Molière avait déjà traité ce thème dans "*L'étourdi ou Les contretemps*" et dans "*L'école des femmes*".

Peut avoir été emprunté à la comédie italienne le valet, Hali, qui est un «fourbe» sans scrupules, prompt à se déguiser pour se faire complice des amours de son maître aux dépens d'un barbon ou d'un jaloux.

On peut trouver l'origine de la scène au cours de laquelle Climène cherche un asile chez Dom Pèdre contre les violences d'un jaloux chez Calderon ("*El escondido y la tapada*", "*L'homme caché et la femme voilée*"). Molière s'était d'ailleurs servi de ce voile dans "*L'école des maris*".

Quant à l'idée de l'amour peintre, il l'a peut-être trouvée dans la huitième des "*Facétieuses journées*" de Gabriel Chappuis où «Galeaz de la Vallée aime une femme et la fait pourtraire ; elle devient amoureuse du peintre et ne veut plus voir Galeaz.» Mais, dans cette œuvre, le peintre est un vrai peintre, non un amant déguisé.

L'idée du déguisement, la ruse de l'amant qui se travestit pour approcher de sa belle, vient peut-être d'"*Argenis*" de Du Ryer, de "*La pèlerine amoureuse*" de Rotrou, du "*Campagnard*" de Gillet de La Tessonnerie. On la retrouve plusieurs fois chez Molière : dans "*L'amour médecin*", Clitandre se

prétend médecin ; dans *“Le médecin malgré lui”*, Léandre devient apothicaire ; dans *“Le malade imaginaire”*, Cléante se présente comme maître de musique. Elle allait être encore exploitée, en particulier dans *“Les plaideurs”* de Racine ou *“Le barbier de Séville”* de Beaumarchais. En fait, peu importent ces rapprochements car, ici encore, le travail des «sourciers» s'avère naïvement inutile.

L'intérêt de l'action

“Le Sicilien ou L'amour peintre” est une comédie d'intrigue romanesque où celle-ci a une base assez banale, l'intérêt tenant à l'ingéniosité dont use l'auteur pour porter au plus haut point la curiosité du spectateur avant d'aboutir à un dénouement heureux.

Cette bluette empreinte d'un exotisme quelque peu sensuel présente des personnages conventionnels, tout à fait dans le goût galant de l'époque. Mais le ton du dialogue est volontiers poétique ; on trouve quantité de passages piquants et délicats qui ne sont pas sans annoncer Marivaux et Musset. Et Molière exploite la fantaisie pleine d'imprévu des masques, des déguisements, des sérénades au clair de lune, la bigarrure des costumes, l'industrielle galanterie des amants, la débonnaire férocité du croquemitaine jaloux.

C'est aussi une comédie-ballet déployant chants, danses et, pour finir, une «*mascarade, la plus belle du monde*» offerte par un «*sénateur*» mélomane.

Au sujet du lieu de l'action, Robert Jouanny indiqua : «La scène représente ce carrefour commode, place de ville, que bornent la maison de Dom Pèdre et peut-être celle du sénateur. Mais il faut envisager à partir de la scène 10 un changement de décor, puisque l'action se déroule chez Dom Pèdre, à moins que l'on tourne la difficulté en supposant une terrasse dominant la place où pourrait avoir lieu, à la rigueur, la séance de pose. La dernière scène et la mascarade réclament de nouveau pour cadre la place publique.»

L'intérêt littéraire

Pour l'apprécier, on peut distinguer deux aspects : la langue et le style.

En ce qui concerne la langue, on remarque des mots du temps (en particulier des mots ayant cours dans les milieux précieux ou à la Cour de Versailles) ou des mots recherchés qu'on peut expliquer :

- «*appas*» (scène 6) : «tout ce qui, chez la femme, excite le désir» ;
- «*bécarre*» (scène 2) : terme de musique : mode majeur ;
- «*bémol*» (scène 2) : terme de musique : mode mineur ;
- «*chagrin*» (scène 6) : sens fort : «tourment» ;
- «*civil*» (scène 13) : «poli» ;
- «*cœur*» (scène 18) : «courage» ;
- «*consommé*» (scène 12) : «parfait» ;
- «*cruauté*» (scène 2) : terme du langage précieux qualifiant de manière hyperbolique la réticence que mettent les amantes à répondre aux sollicitations des amants ;
- «*diantre*» (scène 19) : mot employé à la place de diable » ;
- «*égrillard*» (scène 8) : «vaurien», «malfaiteur» ;
- «*feux*» (scène 9) : «ardeur amoureuse» ;
- «*fleurette*» (scène 13) : dans «conter des fleurettes» : «tenir des propos galants» ;
- «*inhumaine*» (scène 3) : terme du langage précieux qualifiant de manière hyperbolique l'amante se montrant réticente à répondre aux sollicitations de son amant ;
- «*obligé*», «*obligeant*», «*obliger*» (scènes 6, 10, 15, 16, 17) : termes du langage poli par lesquels on déclare vouloir rendre à une personne le même service qu'on a reçu d'elle ;

-«*ressentiment*» (scène 17) : «souvenir reconnaissant» ;
-«*rondache*» (scène 4) : «petit bouclier rond» ;
-«*serrer*» (scène 12) : «ranger» ;
-«*tigresse*» (scène 3) : terme du langage précieux qualifiant de manière hyperbolique l'amante montrant de la réticence à répondre aux sollicitations de l'amant.

On peut signaler que Molière, étant le premier à employer le mot «*virtuose*» (scène 7), francisa ce mot italien, Dom Pèdre semblant d'ailleurs ne pas le comprendre, tandis que Hali le détache comme pour le mystifier.

En ce qui concerne le style, il faut remarquer que, bien que la pièce soit écrite en prose, on y décèle un grand nombre de vers blancs, de 5, 6, 8 (surtout), 10, 12 syllabes. On peut donc supposer que Molière avait eu l'intention de l'écrire en vers libres ; il est possible qu'il ait subi l'influence du style d'"*Amphitryon*", pièce à laquelle il était en train de travailler.

De plus, il usa de tours qui appartiennent au mode poétique :

-Hali au début de la pièce dit : «*Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche [un alexandrin], et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez...*»

-Adraste en 2 dit : «*Je veux jusques au jour les faire ici chanter.*»

Les personnages

S'ils sont conventionnels, on ne peut manquer d'apprécier les particularités que Molière leur a données.

Hali : S'il est le valet qui commence, en 1, par les plaintes de l'esclave qui se plaint de sa condition, annonçant ainsi celles que Sosie allait avoir dans "*Amphitryon*" (I, 1), on le voit, en 2, se régaler des mots savants que sont «*bécarre*» et «*bémol*» ; puis, en 8, montrer un esprit batailleur qui l'emporte un peu loin ; avant de, étant concurrencé par son maître qui a eu l'idée de la ruse, vouloir déployer, en vrai fourbe qu'il est, son don pour le travesti, choisissant de paraître en typique hidalgo qui déclare : «*Le courroux du point d'honneur me prend ; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse ; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du ciel.*»

Adraste : S'il est l'amant traditionnel, il est aussi l'intrigant qui, grâce à une «*débrouillardise*» dont on sent bien qu'elle lui est naturelle, mène le jeu. Il est enfin le gentilhomme français qui, habile séducteur, peut, par la pointe et le madrigal, faire briller un esprit que Molière, flattant son public de courtisans, se plut à attribuer à sa nation, y joignant, avec la maîtrise de l'art de la peinture, une fine culture : en 11, il évoque l'exemple du portrait qu'Apelle fit d'«*une maîtresse d'Alexandre*» ; dans la même scène, il explique au jaloux don Pèdre que baiser la joue est «la manière de France» pour saluer les dames.

Dom Pèdre est le barbon classique qui, étant «*jaloux comme un tigre*» ainsi qu'il le dit lui-même, se révèle un adversaire assez redoutable. Dépouvé de scrupules (il a parfois des mots très durs) mais non point d'esprit, il est toujours sur ses gardes et difficile à prendre en défaut. Pourtant, il se trouve finalement berné ; on peut d'ailleurs penser qu'il l'a été car, étant avare, il a été séduit par le fait que le peintre que prétend être Adraste ne veut «*aucune récompense*» (scène 10). On remarque, en 15, que lui, qui est très strict quand il s'agit d'Isidore, se monte plus large d'esprit quand il s'agit de la vertu de la femme du gentilhomme français, et que, heureux aussi d'apprendre qu'il n'a pas affaire à un célibataire, genre d'homme qui paraît dangereux aux yeux d'un jaloux, concourt volontiers à la réconciliation entre les époux.

Isidore, avec à la fois sa coquetterie et son goût de l'indépendance, avec une grâce à la fois plaintive et vigoureuse, avec une sincérité à la fois naïve et cruelle exprime, comme Agnès devant Arnolphe, la révolte de sa nature, son goût de la liberté et son appétit de vivre. Car c'est l'amour qui la tient toute.

Climène ne se contente pas de jouer son rôle dans l'intrigue ; en assénant à Dom Pèdre «*qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde*», elle sert de porte-parole à Molière.

La destinée de l'œuvre

“*Le Sicilien ou L'amour peintre*” fut représenté pour la première fois au château de Saint-Germain, le 14 février 1667.

Molière y tint le rôle de Dom Pèdre, en portant ce costume qui, présent du roi, fut le plus somptueux qu'il eût jamais porté au théâtre : «Chausses et manteau de satin violet, avec une broderie or et argent, doublé de tabis vert, et le jupon de moire d'or, à manches de toile d'argent, garni de broderie et d'argent, et un bonnet de nuit, une perruque et une épée» ; en jouant d'une manière «qui fait rire de tout le cœur», selon le chroniqueur Robinet.

Mademoiselle de Brie, qui avait les «*yeux bleus*» attribués à Isidore (scène 12) tint effectivement son rôle.

Dans la mascarade finale, parmi les «*Maures nus et les Maures à capot* [c'est-à-dire à petites capes]», Louis XIV, Monsieur, le marquis de Villeroi, Madame, Mademoiselle de la Vallière, formèrent la troupe des «*Maures et Mauresques de qualité*».

Le succès fut vif. Mais, comme les fêtes s'achevaient, le spectacle n'eut que trois ou quatre représentations.

Ensuite, Molière, malade au point que le bruit de sa mort se répandit, ne put reprendre sa pièce dans son “Théâtre du Palais-Royal”, que quatre mois plus tard, le 10 juin. Mais les boutiquiers et bourgeois de la ville goûtèrent peu cette délicate bluette qu'il jouait avec des tragédies ou des comédies ; et la recette fut la plus faible jamais obtenue par la création d'une pièce de Molière.

Cependant, le spectacle allait être repris souvent devant la Cour avec toujours un vif succès.

En novembre 1667, le texte fut imprimé chez le libraire Jean Ribou

Du fait de la rupture entre Lulli et Molière, lors des reprises de la pièce à la “Comédie-Française” en 1679, ce fut Marc-Antoine Charpentier qui composa la musique.

Voltaire allait écrire : «C'est la seule pièce en un acte de Molière où il y ait de la grâce et de la galanterie».

Lors d'une reprise, le 10 mars 1780, la musique fut d'Antoine Dauvergne.

Pour une recreation le 30 mai 1892, au “Théâtre français” à Paris, Camille Saint-Saëns a composé une musique de scène.

Aujourd'hui, les représentations de “*Le Sicilien ou L'amour peintre*” sont devenues rares.

En 2005 et 2006, la “Comédie-Française”, accompagnée de l'ensemble “Les arts florissants”, redonna la pièce avec la musique composée par Lulli.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.ca